



PHILIPPE CHABANEIX

LES POETES ET LA POESIE

Michel Décaudin : les Poètes fantaisistes (Seghers).

On doit vivement remercier Michel Décaudin, talentueux auteur de *la Crise des valeurs symbolistes* et brillant spécialiste de Guillaume Apollinaire, de publier chez Seghers, toujours prêt à servir la poésie en son rayonnement le plus authentique, une anthologie des *Poètes fantaisistes* et de la présenter dans une quarantaine de pages particulièrement documentées et remarquablement écrites.

C'est, venant après d'assez nombreuses études parues en revue et notamment celle que j'ai donnée à la fin de 1968, dans *le Courrier des Messageries maritimes*, le premier livre sur ces jeunes poètes amis, résidant presque tous en province, qui s'affirmèrent plusieurs années avant la guerre de 1914-1918 et qui, méprisant l'emphase et le verbiage des faiseurs de manifestes alors à la mode, pratiquaient avec ferveur un lyrisme tout ensemble audacieux et lucide, né sous l'enseigne de la fantaisie, de cette fantaisie dont l'un d'eux a dit qu'elle est « *une manière de douce indépendance et parfois comme un air mélancolique que voile un sourire ambigu* ».

Ces six compagnons, pour qui la poésie était beaucoup moins un jeu qu'une raison de vivre, Jean-Marc Bernard, Jean Pellerin, Claudien, Tristan Derème, Léon Vérane et Francis Carco, se choisirent un chef en la personne de Paul-Jean Toulet, âgé d'environ vingt ans de plus qu'eux, auquel fut réservée fort justement la meilleure place dans le fameux numéro d'octobre 1913 de *Vers et Proses*, en l'honneur des indépendants et fantaisistes, que préféra d'une façon entre toutes pertinente celui qui allait bientôt devenir le célèbre romancier de *Jésus-la-Caille*.

Aussi excellent grammairien que pénétrant moraliste, Toulet, qu'il composât des coplas, des dixains ou des contrerimes, fut avant tout marqué par un constant souci de perfection. Il s'est montré dans ses courtes pièces, souvent plus désenchantées qu'ironiques, un des artistes du vers les plus parfaits de son époque et nous a laissé voir quelquefois sa véritable grandeur, ainsi qu'en témoignent, par exemple, ces trois admirables strophes :

*O mer, toi que je sens frémir
A travers la nuit creuse,
Comme le sein d'une amoureuse
Qui ne peut pas dormir ;*

*Le vent lourd frappe la falaise...
Quoi ! Si le chant moqueur
D'une sirène est dans mon cœur —
O cœur, divin malaise.*

*Quoi, plus de larmes, ni d'avoir
Personne qui vous plaigne...
Tout bas, comme d'un flanc qui saigne,
Il s'est mis à pleuvoir.*

Puisque nous parlons de Toulet, il serait injuste qu'on oubliât de nommer et de mettre à ses côtés Henri Martineau, l'éminent stendhalien dont le centième anniversaire devrait être célébré cette année et qui, plus que tout autre, a contribué à sa gloire en lui consacrant un numéro entier du *Divan*, revue spécialement chère aux fantaisistes, en l'entourant de sa fidèle affection et en publiant sur lui un ouvrage et des plaquettes de haut prix. Martineau aborda la littérature en tant que poète et ne cessa jamais de rythmer quelques jolies stances qu'il ne confiait qu'à ses intimes, comme celles-ci, que je crois inédites et qui ne manquent pas d'attraits :

*Depuis cette nuit un vent tiède assiège
La pente des coteaux
Dont on voit couler en de clairs ruisseaux
La dernière neige.*

*Sous l'ombre des pins la mousse apparaît
Et l'herbe découverte
Entre les fûts noirs semble encor plus verte
Au seuil de la forêt.*

*Dans le bas pays où l'étang reflète
 Les ardoises des tours
 Nous viendrons cueillir aux prochains beaux jours
 La tendre violette.*

Il ne faudrait pas qu'un des plus beaux et sans doute le plus déchirant poème inspiré par la Première Guerre mondiale, le sublime *De profundis* que Jean-Marc Bernard offrit à notre admiration, quelques jours seulement avant d'être tué par un obus, fit oublier le reste de son œuvre et surtout ce qui, dans cette œuvre de Valentinois, de chantre de la vallée du Rhône et de fervent de l'amitié, touche à l'amour. Imprégné d'Horace, de La Fontaine, d'André Chénier et du savoureux Omar Khayyam dont il adapta parfaitement vingt et un quatrains, il a composé, dans l'esprit des élégiaques latins, certaines pièces frémissantes où la volupté s'accompagne fréquemment de tendresse et qui sont d'une qualité en tous points exceptionnelle :

*Lorsque tu lèveras, tendrement, vers mes yeux
 — Étirant la langueur de ta chair lasse et moite —
 Le doux remerciement de ton regard heureux,
 Je ferai mon étreinte à tes flancs plus étroite.*

*Sans nous dire un seul mot nous resterons ainsi,
 Indolents et rêveurs dans les bras l'un de l'autre,
 Et bercant notre amour, étonnés, comme si
 Nous bercions un amour qui ne fût pas le nôtre.*

Personne n'a mieux dit les mérites de Jean Pellerin que Francis Carco dans le numéro spécial du *Divan* qui fut dédié à son souvenir en février 1922, peu de temps après sa mort des suites d'un épuisement dû en partie aux fatigues qu'il avait subies en divers bureaux d'escadrilles du front. Dès qu'on rassembla ses poèmes en volume sous le titre modeste et séduisant du *Bouquet inutile*, ils furent de ceux qui s'imposèrent par leur grâce, leur force d'émotion et le ton secret de leurs cadences qui, tout en restant foncièrement originales, ne sont pas sans faire parfois songer à Toulet, à Banville et même à Mallarmé. Nous sommes ici en présence d'un poète d'expression classique, épris de la modernité la moins contestable ; et son œuvre capitale semble être *la Romance du retour* dans les quarante-trois dizains de laquelle il se complaît à chanter, en rentrant dans la vie civile, les taxis, les grands magasins, le Salon d'automne, le Bar de la

paix, le cinéma, les banques, le Lapin agile et, plus que tout, le charme sans pareil d'amoureuses douces à ses désirs :

*Ta nuque est une fleur choisie
Avec mille soins délicats
Par la fée aux matins d'Asie.
Tes bras ont le goût des muscats,
Tes cheveux tordent une flamme,
Tes genoux ouvrent une femme,
Un sourire vient se loger
Au plus tendre coin de ta bouche ;
Lève ton visage que touche
Le bonheur au crayon léger.*

Claudien, pseudonyme de Robert de La Vaissière, fut au lycée d'Agen avec Francis Carco, comme lui répétiteur, et avec Tristan Derème élève de rhétorique, un des fondateurs, en 1906, de l'Ecole fantaisiste ; mais la fantaisie ne joue dans son œuvre qu'un rôle assez effacé si on le compare à ce qu'il nous a offert, dans un climat supernaturaliste, de nostalgique, d'étrange et de mystérieux. Ses poèmes en prose, aussi rigoureux que surprenants, comptent parmi les plus attachants qu'on ait composés depuis Rimbaud et nous entraînent pour la plupart, en leur magie verbale, dans un domaine où nous attire, au cœur de la nuit, je ne sais quelle trouble réalité, située plus loin encore que les mirages habituels du songe, comme le prouve cette *Anna Steel* à l'intense pouvoir d'évocation :

Anna Steel, qui descendait la rue, traversa et suivit le trottoir. Moi, j'écoutais la cloche de la gare, qui, d'un pylône noyé dans la clarté violette et bleue sonnait, plus solennelle que celle de Walpurgis. Les coups étranges vibraient un à un ; j'attendais en vain qu'il arrivât quelque chose ; pour la passante, elle me frôla de son manteau, mais je ne savais rien d'elle, ni qu'elle s'appelât Anna Steel, et j'aperçus seulement son visage flétri et mauvais, un regard de prostituée ou de masseuse rongée par le vice, qui se détourna de moi aussitôt.

Nous étions si loin... et d'autres ne languissaient-elles pas sous les réverbères, moins cruellement blessées sans doute ? Dans un parc de maisons et de rues, et de piliers historiés de fonte, un parc lunaire cependant, mon Dieu ! Les appels rauques des tramways, tels que le cri des paons sur les pelouses, les hommes muets et rapides,

mille feux étoilés... Je n'avais plus d'oreilles que pour les harpes étranges de la nuit, de cette nuit électrique et douce : elles aussi entendaient ? Et sur quels lits étendues, et dans la mort de quel silence s'abandonneraient-elles à la nuit ?

Or, de leurs divinités qu'aurais-je pu connaître ? Ivre pour une vie de nos solitudes, je ne cherchai point Anna Steel parmi ses compagnes, qui, autour de la gare terrestre et sous les diamants du ciel, dispersaient secrètement le cœur de Perséphone.

Il y a soixante ans que Tristan Derème devint notoire en faisait paraître chez Emile-Paul la *Verdure dorée*, cette *Verdure dorée* si attendue qui réunit en un seul volume le *Parfum des roses fanées*, les *Ironies sentimentales*, les *Petits Poèmes*, *Erène*, le *Petit Cahier*, la *Flûte fleurie*, le *Poème de la pipe et de l'escargot* et, pour terminer, le *Poème des chimères étranglées*, délicieuse plaquette où la fraîcheur la plus matinale s'unit à la plus franche des pudeurs. En relisant ce recueil, un des meilleurs de l'entre-deux-guerres, rythmé par un magistral artiste du langage, on ne peut que se rappeler non sans délices et appliquer à son auteur ce qu'il prit plaisir à nous confier alors : « *Le poète, le vrai, ce n'est jamais qu'un cœur qui éclate de colère ou d'amour. Mais quel émouvant, quel admirable spectacle nous donne celui qui, au point de mourir de désespoir, sait encore, et vigoureusement, dominer ses malheurs, contraindre ses sentiments, brider ses lamentations, qui s'affirme plus fort encore que les forces qui sont en lui ou qui le veulent écraser, et qui jette sur ses douleurs ou sur ses enthousiasmes les lumières souveraines de l'intelligence.* »

Voici un exquis poème de cette *Verdure*, pleine de jeunes filles et d'oiseaux, et très supérieure à tous les ouvrages en vers de Tristan Derème composés ultérieurement dans la tradition des *Elégies* de La Fontaine :

*Chambre d'hôtel où flotte une odeur de benzine,
Les échos d'un concert sur la place voisine
Et le parfum amer de tes épaules nues.
Tu rêves dans mes bras de berges inconnues
Où le vent tiède émeut des feuillages de givre,
D'une prairie épaisse où ta chair serait ivre
Et d'eau sous un soleil pâle comme une perle.
Tu dors ; le double flot de ta gorge déferle
Doucement ; d'un ruban je caresse ta joue*

*Et j'écoute là-bas la musique qui joue
Sous les ormes grillés, ô ma belle dormeuse,
Guillaume Tell, le Beau Danube et Sambre-et-Meuse.*

Léon Vérane à qui nous devons deux excellents livres de prose, l'un sur *Humilis, poète errant* et l'autre sur *Toulon*, sa ville natale, débuta vers 1910, fonda sa courageuse petite revue, *les Facettes*, et nous offrit de courtes pièces de vers où l'on voit passer, dans une sorte de songe, des varlets, des bouffons, des jongleurs, des pages, des sagittaires, des sirènes et des princesses de légende. Mais il abandonna rapidement ces poèmes quelque peu néo-symbolistes en se liant avec Francis Carco et Tristan Derème et en faisant partie de l'Ecole fantaisiste tout en conservant pour la campagne provençale une naturelle prédilection. Il fut aussi le poète de l'amitié, puis ce fut avec ses *Bars* qu'il nous révéla toute la vérité d'une inspiration où le feu violent des alcools se mêle dans l'atmosphère d'un grand port, aux vigoureuses flammes de l'aventure. Il est toutefois possible qu'on préfère au Vérane de ces *Bars* l'émouvant élégiaque des recueils de sa maturité :

*O mes bons amis d'avant-guerre
Où gisez-vous ? Où gitez-vous ?
Peut-être au sein froid de la terre,
Peut-être au bois, avec les loups.*

*O mes compagnons de naguère
De vos actes j'ignore tout ;
Je vous appelle et désespère,
Vous nommant tout haut comme un fou.*

*O mes amis, mes presque frères !
Sur ce chemin sans fin ni bout
Le fardeau de notre misère
Quel jour le déposerons-nous ?*

Après avoir été influencé dans ses premiers poèmes par Francis Jammes, Henry Bataille et Charles Guérin, Francis Carco ne devint lui-même qu'autour de 1910 et l'on trouve déjà, dans l'édition originale de *la Bohème et mon cœur* (1912), nombre de ces pièces brèves qui assurèrent à cette époque sa naissante renommée. Il y chantait, avec un rare bonheur, des paysages mouillés de pluie et des cabarets de faubourg ainsi que des amours aussi charnelles que fugitives. *Les Chansons aigres-dou-*

ces, Au vent crispé du matin, les Petits Airs suivirent en 1913 et 1920 et confirmèrent l'indéniable talent de leur auteur en des poèmes aigus et désenchantés, tels que celui-ci :

*La fillette aux violettes
Equivoque, à l'œil cerné,
Reste seule après la fête
Et baise ses vieux bouquets.*

*Ce n'est ni la nuit, ni l'aube,
Mais cette heure où, dans Paris,
Les rôdeurs et les chiens maigres
Errent dans un brouillard gris...*

*L'heure amère des poètes
Qui se sentent, tristement,
Portés sur l'aile inquiète
Du désordre et du tourment.*

*Et ma lampe qui charbonne,
Luit sur ce pauvre cahier
D'où se lèvent des fantômes
Que je croyais oubliés.*

Ces vers ont de quoi nous captiver, mais c'est bien plus tard que Francis Carco écrivit *l'Ombre, A l'Amitié* et *Mortefontaine* où revivent les souvenirs de Corot et de Nerval. Je considère *l'Ombre*, dont l'accent désolé témoigne d'une poignante émotion, comme un des chefs-d'œuvre du groupe fantaisiste et, si elle avait été moins longue, j'aurais pris un profond plaisir à la citer intégralement ici.

PHILIPPE CHABANEIX